

Archéologie de la Guyane britannique.

par Mauricio PARANHOS da SILVA.

Introduction.

Il y a une quinzaine d'années, l'archéologie de la Guyane britannique était pratiquement inexistante du point de vue scientifique; aucune étude d'ensemble de la région n'avait encore été réalisée par un spécialiste et les renseignements disponibles se présentaient de façon incomplète, désordonnée et douteuse. C'est à Cornelius Osgood que revient le mérite d'avoir le premier, sur la base de fouilles personnelles et d'une analyse critique des données précédemment recueillies, établi les fondements indispensables à des recherches et à des études ultérieures (1). En constatant les lacunes des connaissances archéologiques relatives à cette partie de l'Amérique du Sud, la confusion et le désordre des indications s'y rapportant, Osgood attribuait l'abandon et le désintéressement dont elle faisait l'objet de la part des spécialistes à deux motifs principaux: 1^o) l'absence de vestiges monumentaux susceptibles d'attirer l'attention et d'éveiller l'intérêt, et 2^o) le fait que ce territoire constitue en quelque sorte une région géographiquement périphérique peu propice à l'éclosion et au développement de théories quant à son passé historique (2).

Si l'archéologie de la Guyane britannique demeura pendant longtemps embryonnaire, il n'en fut pas de même pour son ethnologie et les tribus indiennes survivantes de la région firent, de bonne heure, l'objet de nombreuses études qui, subsidiairement, fournirent des informations de caractère archéologique. En effet, voyageurs, naturalistes et plus tard ethnologues mentionnèrent dans leurs mémoires la présence de pétroglyphes, de dépôts artificiels de coquillages et de lieux de sépulture rencontrés au cours de leurs explorations. Ce furent, pendant longtemps, les uniques sources disponibles et leur examen, par des non-spécialistes, donna lieu à des théories et à des hypothèses que les conceptions scientifiques modernes ne sauraient plus accepter. Bien qu'inexactes, ces théories et ces hypothèses n'en exercèrent pas moins une influence réelle sur la pensée scientifique et contribuèrent pendant longtemps à en fausser les conclusions.

Quand, en 1946, commença à paraître le "Handbook of South American Indians", son éditeur, Julian H. Steward, s'efforça sur la base des informations alors disponibles d'établir une série de théories portant sur la diffusion des cultures amérindiennes dans cette partie du continent. Depuis lors, des fouilles systématiques ont été réalisées en différents points et leurs résultats sont venus soit confirmer soit infirmer ces théories et ces hypothèses. Les vastes territoires qui composent les Guyanes ont révélé des faits qui éclairent d'un jour nouveau la préhistoire de cette région.

-
- (1) Cornelius Osgood: "British Guiana Archeology to 1945", Yale University Publications in Anthropology, No.36, New Haven 1946.
 (2) C.Osgood: op.cit., p.21.

La présente étude n'a, pour sa part, d'autre intention que de tenter une mise au point, semblable à celle portant sur la Guyane brésilienne (voir Bulletin No.9), de nos connaissances en ce qui concerne l'archéologie de la Guyane britannique. Pour ce faire, nous avons utilisé principalement les résultats disponibles des recherches effectuées depuis une quinzaine d'années et tout particulièrement les travaux de Osgood (1) et ceux de Betty J. Meggers et Clifford Evans (2). Les conclusions définitives des fouilles entreprises par ces deux derniers archéologues n'étant pas encore publiées, le tableau archéologique de la Guyane britannique tel que nous le donnons ici ne saurait, en conséquence, prétendre être exhaustif et il ne représente qu'une tentative comportant des possibilités d'erreurs et d'interprétations inexactes.

Aperçu géographique et division administrative.

La Guyane britannique comprend un territoire d'environ 232.000 km², situé entre les 0°32' et 8°30' de latitude nord et 56° et 60°31' de longitude ouest. Elle est limitée au nord-est par l'Océan Atlantique, à l'est par le fleuve Courantyne qui constitue en même temps la frontière avec la Guyane hollandaise, au sud par la Serra Acari et les monts Kamao qui la séparent du Brésil, à l'ouest par les monts Kamao, le fleuve Tacutu ou Takatu et la Serra Pacaraima qui forment également la frontière avec le Brésil et, enfin, au nord-ouest par le Venezuela. Avec ce pays, les fleuves Wenamu, Cuyuni et Amakura sont les barrières naturelles sur lesquelles viennent d'appuyer les frontières politiques; ils ne constituent pas en réalité des obstacles infranchissables et doivent même en une certaine mesure être considérés comme des voies de communication naturelles utilisées par les peuples amérindiens ayant vécu sur leurs rives. Il convient de rappeler à ce sujet, ainsi que l'ont fait remarquer les géographes, que les territoires connus actuellement sous la dénomination de Guyanes vénézuélienne, britannique, hollandaise, française et brésilienne forment en réalité un ensemble assez homogène et que le fait d'être entouré d'eau de toutes parts a contribué à son isolement relatif. Les limites définies par Irving Rouse comme représentant à la fois ses frontières géographiques et culturelles se déterminent ainsi: à l'ouest et au nord-ouest le fleuve Orénoque; au nord-est et à l'est l'Océan Atlantique; au sud et au sud-ouest l'Amazone et son tributaire le rio Negro et, enfin, à l'ouest le canal du Casiquiare qui relie l'Orénoque et le rio Negro; y sont incluses les îles des deltas de l'Orénoque et de l'Amazone ainsi que les deux rives de ces fleuves (3).

La Guyane britannique peut être décrite comme étant couverte sur environ 85% de sa surface par des forêts, 10% par des savanes, le 5% restant étant constitué par la ceinture côtière. Du point de vue administratif, le territoire se compose de trois comtés ou pro-

(1) C. Osgood: op.cit.

(2) Betty J. Meggers and Clifford Evans: "Preliminary Results of Archeological Investigations in British Guiana". Re-printed from "Timehri" No.34 (1955), The Journal of the Royal Agricultural and Commercial Society of British Guiana.

(3) Irving Rouse: "Guianas", Program of the History of America, No.I, Mexico 1953, pp.14-15.

vinces: Essequibo, Demerara et Berbice, et les régions connues sous les dénominations de Rupununi, Mazaruni, Potaro, Cuyuni, Pomeroon et Courantyne tirent leur nom des rivières qui les traversent. La colonie est divisée en neuf districts administratifs :

Districts côtiers: Est-Berbice, Ouest-Berbice,
Est-Demerara, Ouest-Demerara,
Essequibo insulaire et Essequibo;

Districts de l'intérieur: District Nord-Ouest,
Mazaruni-Potaro et Rupununi (1).

Nous avons cru devoir reproduire ici ces informations car, lors de la consultation des sources bibliographiques en vue de la présente étude, nous nous sommes heurté à des difficultés quant à la localisation sur la carte des sites archéologiques mentionnés par certains auteurs, et cela par le fait d'indications inexactes concernant les districts où ils se trouvaient situés.

Les sites archéologiques.

Ils sont de natures diverses et comprennent des grottes, des lieux d'habitation (villages ou anciens villages), des cimetières, des dépôts artificiels de coquillages, ainsi que des sites que l'on suppose avoir été d'anciens lieux de culte.

En 1917, A. Hyatt Verrill (2) classait les dépôts archéologiques de Guyane britannique en deux groupes principaux: 1) sites placés sur des sommets de collines (Anabisi, Hanaida, Kobarima, Koriabo, Kumaka, Maruiwa, Ossororo et Wauina), ces collines étant de terre rouge ou terre à latérite (concrétions ferrugineuses), ne possédant pas de dépôts de coquillages, où l'on retrouvait des tessons céramiques incisés et des têtes modelées, où les squelettes humains étaient absents ou fort rares; 2) sites comportant des dépôts de coquillages (Barambina, Hobo, Hotohana, Hotokwaia et Simra) décrits comme constituant également des collines mais d'une terre dépourvue de latérite, où l'on ne retrouvait que de rares tessons de céramiques unies et où les squelettes humains étaient fréquents. Un seul site, celui d'Akawabi, combinait les deux caractéristiques.

Le matériel archéologique retrouvé en Guyane britannique comporte des céramiques, des ossements humains, un important matériel lithique et des pétroglyphes.

Les pétroglyphes et les inscriptions rupestres.

Une place à part doit être faite aux pétroglyphes qui semblent avoir été répérés en grand nombre sur toute l'étendue du territoire. Il s'agit là des premiers matériaux archéologiques qui aient été signalés en Guyane britannique; comme c'est le cas pour toute l'Amérique du Sud, elles ne peuvent être rattachées avec certitude à aucune phase culturelle déterminée, ni à un quelconque peuple amérindien.

(1) Colonial Reports: "British Guiana 1954", London, Her Majesty's Stationery Office, 1955 (District Administration), p.175.

(2) C.Osgood: op.cit. p.33.

La plus ancienne mention de pétroglyphes en Guyane britannique remonterait, si l'on en croit Alexandre de Humboldt, à 1730 ou 1740, époque à laquelle un explorateur portugais en aurait signalées entre le fleuve Rupununi et le lac Amuku. La seconde référence semble être celle que l'on trouve dans le récit de Robert Schomburgk du voyage qu'il effectua en 1836 sur le fleuve Courantyne. Cet auteur relate avoir vu des figures de plus de dix pieds de haut gravées dans le roc; il mentionne également d'autres pétroglyphes sur les rives des fleuves Berbice et Essequibo (1). Un autre voyageur, Richard Schomburgk, décrit pour sa part, dans un ouvrage publié en 1848, de nombreuses inscriptions rupestres relevées dans plusieurs endroits du pays (2). Les deux plus importantes contributions semblent être dues à C.B.Brown qui recueillit un grand nombre de dessins rupestres et à E.F.Im Thurn (3) qui en fit l'analyse. Ce dernier divise les inscriptions rupestres connues en deux groupes: celles peintes sur roches et celles gravées. Il subdivise encore la deuxième catégorie en deux variétés: l'une à incision profonde, variant entre 3mm et 122mm, et la seconde inférieure à 3mm. Il signale également qu'à sa connaissance ces deux variétés ne se présentent pas ensemble et qu'elles diffèrent en exécution et en caractère, ce qui permet de penser qu'elles sont dues à des peuples différents. Im Thurn affirme que la variété à incision peu profonde est connue uniquement par des exemplaires retrouvés sur les roches des fleuves Courantyne et Berbice, dont les pétroglyphes de Timehri constituent un exemple typique; les gravures sur roche à incision peu profonde lui paraissent relever d'une forme d'art plus géométrique et plus conventionnelle. Les pétroglyphes à incisions profondes représentent des êtres humains, des animaux, ainsi qu'une combinaison de lignes droites et courbes. Il croit y décerner une possible signification religieuse.

Plus récemment, d'autres rapports ont été publiés sur les peintures rupestres de la Guyane britannique (4) parmi lesquelles il faut signaler celles qui ont été découvertes par P.S.Peberdy, de "l'American Welfare Office"; elles sont situées sur les falaises de Tramen, qui font partie de la chaîne des monts Karowrieng bordant les plaines de Imbaimadai, à une hauteur d'environ 1500 pieds au-dessus du fleuve Karowrieng, un des tributaires du Mazaruni, à près de 3500 pieds d'altitude, à l'ouest des chutes de Amailah. Ces peintures auraient été signalées à Peberdy par des Indiens Akawaio. Découvertes en 1945, elles furent visitées en 1952 par Miss Audrey J. Butt. La description qu'en donne Braunholtz est basée principalement sur les notes de Miss Butt. Il s'agirait de roches d'une surface polie, très favorables pour des peintures malgré les failles horizontales. La partie supérieure de la paroi légèrement saillante fournit une certaine protection contre les eaux de pluie. La forêt s'avance jusqu'au pied, rendant la vue difficile. Les dessins sont surtout d'une couleur rouge, ressemblant à l'ocre; quelques-uns sont noirs. Les couleurs analysées sont d'origine végétale. Si ces

(1) C.Osgood: op.cit. p.21

(2) Ibidem p.21

(3) Ibidem p.23

(4) H.J.Braunholtz: "Rock painting in British Guiana", Anais do XXXI Congresso internacional de Americanistas, São Paulo 1954, vol.II, São Paulo 1955, pp.635-642.

peintures ont une certaine ancienneté, leur état de conservation est remarquable; il semblerait possible que ce soit dû à une couche protectrice siliceuse causée par l'écoulement des eaux de pluie. Elles s'étendent verticalement, depuis environ deux pieds du sol jusqu'à une hauteur de 30 pieds, couvrant la surface rocheuse sur près d'une trentaine de pieds. Elles se composent de figures humaines et animales, ainsi que de dessins géométriques dont certains représentent probablement des objets. Les plus importantes consistent en de nombreuses impressions de mains qui couvrent la partie basse de la paroi; certaines figures zoomorphes sont suffisamment réalistes pour être identifiées: singes, tapirs, agoutis, grenouilles, lézards, serpents, etc. A l'exception de quelques rares cas de figures dansantes, elles ne paraissent pas former des groupes coordonnés ou des compositions organisées. Il ne semble pas que l'on se trouve en présence de figures à signification rituelle. Peberdy signale une silhouette couchée, à lignes convergentes, qui lui suggère la représentation d'un fœtus ou d'un corps enfermé dans une urne (?). Des urnes funéraires auraient été découvertes par lui à 50 milles à l'ouest. Parmi les dessins géométriques, on trouve un certain nombre de lignes parallèles ou en zigzag, ainsi que des dessins rhomboïdes. Des dessins corporels similaires sont effectués par les Indiens Akawaio qui les décrivent comme représentant des carapaces de tortues. D'autres dessins forment des rectangles striés de lignes verticales ainsi que des cercles concentriques très bien exécutés. Certaines caractéristiques de ces dessins pourraient être retrouvées dans ceux de la région du Guayabero décrits et reproduits par A.Gheerbrandt (1).

De l'ensemble de ces peintures, les empreintes de mains présenteraient un intérêt tout particulier. Un certain nombre d'empreintes similaires sont signalées également par Gheerbrandt (2) sur le Guayabero et par Wallace à Monte-Alegre (3), mais en aucun de ces cas elles ne seraient reproduites en aussi grand nombre et nulle part ailleurs on ne retrouverait une si grande préférence pour cette forme d'art graphique. Au niveau supérieur de la paroi en question, on les retrouve groupées, en rang, par groupes de cinq et même sept; la position du pouce montre qu'il s'agit d'une main droite; dans le niveau inférieur, les mains plus petites sont dispersées sans aucun ordre, couvrant toute la surface de la paroi et, à certains endroits, elles sont superposées à d'autres peintures plus anciennes; il s'agit ici d'empreintes de mains gauches et droites, bien que ces dernières soient prédominantes. Ces empreintes sont toutes positives.

Braunholtz signale que d'autres documents sur les peintures et gravures rupestres de la Guyane britannique, non encore publiés, existent au "Colonial Office". Il mentionne en outre la découverte en 1946, par Mr. Baldwin, de peintures rupestres dans le District de Rupununi, à 2½ milles de Edward Green's House, à Shimaikru, près des rapides connus sous le nom de Carona Top. Il s'agirait de pein-

(1) A.Gheerbrandt: "L'Expédition Orénoque-Amazone", pp.44-51.

(2) A.Gheerbrandt: op.cit.

(3) A.R.Wallace: "Travels on the Amazon and Rio Negro 1853", cité par Braunholtz.

tures rouges, certaines stylisées, représentant des animaux, le soleil, ainsi que des dessins géométriques en rhombes ou en zig-zag.

Pierres dressées.

Sur plusieurs points du territoire des Guyanes l'existence de pierres dressées (dolmens) ou de cercles de pierres a été signalée. C'est notamment le cas en Guyane britannique où Brown relève un alignement circulaire de pierres dressées, d'un rayon de 46 m., dans la région des monts Waetipu entre Cara-Cara et le fleuve Ireng; à proximité se trouve une caverne dont les parois portent des dessins rupestres de couleur rouge (1). Peut-être convient-il de rappeler que des alignements similaires ont été retrouvés en Guyane brésilienne (Amapá) où ils se trouvent associés avec des éléments culturels Aruã, peuples du groupe linguistique Arawak.

Les "sambaquis" ou dépôts artificiels de coquillages.

Les dépôts ou les monticules artificiels de coquillages semblent avoir été la deuxième catégorie de sites archéologiques ayant suscité l'intérêt des voyageurs et la première référence que l'on en retrouve serait due à L. Smith dans un pamphlet qu'il publia en 1886 (2) sur la visite du gouverneur de la Guyane britannique au sambaqui de Waramuri dont l'exploration avait été demandée par le missionnaire W.H. Brett. Ce dépôt de coquillages était situé à environ un quart de mille du fleuve Moruka, près de sa confluence avec le Haimara-Kabura, à une distance de 10 à 12 milles de la côte.

Ces dépôts, qui se retrouvent en de nombreux endroits près du littoral, à des distances variables de la ligne actuelle des plages, ont donné lieu à un certain nombre de théories et de suppositions. Actuellement, on est à même d'en distinguer deux types, d'après leur texture et leur contenu archéologique qui démontrent qu'ils sont dus à des peuples appartenant à des stades culturels différents: A) dépôts de coquillages de faible épaisseur composés de lambis (neritina) mélangés avec des cendres de charbons de bois et qui semblent associés à un type de culture céramiste; B) dépôts de déchets compacts, composés d'huîtres, moules, peignes, lambis, etc., carapaces de crabes, arêtes de poissons, et contenant des outils lithiques assez grossiers ainsi que, occasionnellement, des squelettes humains et des tessons de céramique.

Im Thurn, qui étudia les sambaquis du District du Nord-Ouest, établit un certain nombre de constatations dont il déduisit des conclusions et une théorie qui ont exercé pendant quelque temps une influence sur la pensée scientifique. Voici ses constatations: 1) les dépôts de coquillages se trouvent situés dans une zone allant du Pomeroon en direction nord vers l'Orénoque; 2) ils furent édifiés après 1500; 3) ils sont généralement constitués par des "neritina", en couches séparées par des stratifications de cendres de charbon de bois; 4) on y trouve également quelques autres coquillages; 5) les objets lithiques y sont relativement abondants; 6) les autres objets

(1) Gillin: "Tribes of the Guianas", Handbook of South American Indians, T.III, p.823.

(2) C.Osgood: op.cit. p.23.

relativement rares; 7) on y trouve également quelques ossements de mammifères mais ils sont moins fréquents que les arêtes de poisson; 8) l'examen des ossements humains indique qu'ils ont été brisés intentionnellement lors de pratiques cannibales.

De ces constatations, Im Thurn tire les conclusions suivantes: A) Règle générale: les dépôts sont dus à des peuples étrangers plutôt qu'à des peuples résidant de façon permanente dans la région, et cela parce que: 1) la stratification indique des occupations successives de durées limitées (chaque couche constituant une période d'occupation); 2) les peuples en question devaient être de petits chasseurs (du fait de leur méconnaissance du pays); 3) ils ne transportaient pas de poteries dans leurs déplacements; 4) les monticules étaient trop petits pour un établissement permanent, et 5) le cannibalisme fut pratiqué dans la région par des peuples étrangers. - B) En conséquence: les tribus qui édifièrent ces sambaquis devaient venir de la mer et non de l'intérieur des terres car: 1) leur alimentation était marine; 2) elles apportèrent ces aliments marins avec elles, à l'intérieur des terres; les huîtres ne sont pas originaires de Guyane britannique. - C) Elles venaient des îles Caraïbes, et cela parce que: 1) par tradition les Caraïbes venaient des îles; 2) les Caraïbes des Antilles sont semblables aux vrais Caraïbes; 3) seuls les Caraïbes sont connus pour avoir pratiqué l'anthropophagie.

Ainsi que nous l'avons dit, ces conclusions exercèrent pendant longtemps une influence sur la pensée des anthropologues et des ethnologues. Osgood (1) en fit une analyse objective et en démontra la fragilité et les erreurs; nous lui emprunterons son exposé. L'argument avancé par Im Thurn pour étayer sa première affirmation (A) quant à l'origine "étrangère" des peuples qui constituèrent les dépôts, soit l'occupation périodique plutôt que continue des sites, est démenti par ce que l'on sait actuellement; en effet, l'occupation saisonnière constitue une des caractéristiques des dépôts retrouvés dans la région caraïbe; vu leur importance, il est admis qu'ils ne peuvent avoir été constitués pendant la durée d'une simple "expédition". Le second argument (A2) semble devoir également être écarté car les ossements de mammifères sont généralement rares dans ces dépôts du fait qu'ils se désagrègent facilement; en outre, le fait que les responsables de ces dépôts aient ou non préféré des aliments carnés - ce qui constitue en soi un point douteux - ne signifie aucunement qu'ils n'aient pas été chasseurs. Si, ainsi que le prétend Im Thurn (C), il s'agissait de Caraïbes, il y a contradiction car nous savons que ces peuples étaient chasseurs. En ce qui concerne l'absence de poteries (A3), on sait actuellement qu'on ne retrouve que peu ou pas de poteries dans les dépôts de coquillages car les peuples qui les constituèrent étaient généralement de culture pré-céramique ou, autrement dit, de culture marginale. L'affirmation de Im Thurn (A4) quant à l'exiguïté des dépôts, trop petits pour pouvoir constituer des sites d'habitation permanente, n'est également par valable et le fait que la plupart des sambaquis soient des lieux de résidence temporaire et souvent saisonnière doit être attribué à d'autres motifs, notamment au niveau de déve-

(1) C.Osgood: op.cit. pp.30-31.

loppement des techniques vivrières. Enfin, s'il est exact que le cannibalisme (A5) ait été pratiqué par les Caraïbes, ceux-ci ne furent par les seuls peuples amérindiens anthropophages.

Osgood conteste également la supposition (B) selon laquelle les constructeurs de sambaquis seraient venus de la mer car ils étaient des ichthyophages et auraient transporté leur nourriture à l'intérieur des terres. S'il en était ainsi, la même évidence s'imposerait pour la distribution des dépôts de coquillages dispersés dans les autres régions du monde et, dans la plupart des cas, il devrait alors s'agir de peuples marins. La présence des huîtres (B2) soulève un point intéressant car il pourrait impliquer un changement des conditions favorables à leur existence; il n'est toutefois pas certain que les huîtres trouvées dans les sambaquis de Guyane soient d'origine étrangère à la région.

Pour ce qui est de l'affirmation de Im Thurn que les Caraïbes furent les constructeurs de ces sambaquis (C), Osgood fait justement observer que, depuis Im Thurn, nous avons appris que les Arawak étaient également cannibales; que les traditions tribales sont toujours sujettes à caution et que, dans le cas particulier, le mouvement migratoire des Caraïbes s'est produit du continent vers les îles et qu'il a eu lieu, probablement, après l'arrivée de Colomb en Amérique.

A. Hyatt Verrill, en 1917, examina plus de 70 de ces sites dans le District Nord-Ouest et certaines de ses conclusions semblent devoir être considérées comme exactes. Il fit plusieurs constatations essentielles, à savoir l'existence de deux types de sambaquis, l'un sur les terres basses, près de la côte, tels ceux retrouvés dans la région de Pomeroon, et l'autre sur des collines relativement éloignées de la ligne actuelle des plages. Il admet que les dépôts de coquillages de la région de Pomeroon sont de date récente, très probablement post-colombienne, mais il insiste sur l'ancienneté de ceux du deuxième type. Elle serait, selon lui, démontrée par les lignes de récifs et les petites zones de bras de mer, ainsi que par l'existence de sable sur les pentes des collines et le fait que les coquillages retrouvés appartiendraient à des espèces actuellement introuvables en Guyane britannique. Il en déduit que ces sites furent constitués et occupés par des tribus primitives, ichthyophages, pratiquant un peu d'agriculture, fabriquant des poteries grossières, des objets lithiques et en os. Il pense que vinrent ensuite des tribus culturellement plus développées, qui fabriquaient des poteries plus artistiques, des objets lithiques polis et qui ensevelissaient leurs morts dans les dépôts laissés par les peuples ichthyophages. Verrill pense que ce second groupe aurait laissé des fragments de ses poteries plus élaborées s'il avait habité les sambaquis et que, en outre, il n'aurait pas enseveli ses morts dans ses propres sites d'habitation. Il énonce d'autres théories, infiniment précaires, relatives aux pratiques religieuses et aux origines possibles de ces peuples, que nous ne reproduirons point.

Dans l'analyse des théories de Verrill, Osgood critique notamment la fragilité des affirmations en ce qui concerne l'ancienne-

té des sites du second type et il constate que, si l'ancien et plus haut niveau des eaux semble indiscutablement démontré par la ligne des dépôts existant dans les cavernes et le sable à flanc de colline, il n'existe par contre aucune raison pour rapprocher l'époque où la ligne des plages était plus à l'intérieur des terres de celle où furent constitués les dépôts de coquillages qui purent facilement avoir été transportés sur une distance de quelques milles à l'intérieur. Ce qu'il faudrait connaître, ainsi qu'il le fait remarquer, c'est la date de formation des plages et le lieu de provenance des coquillages; il se déclare très sceptique quant à la grande ancienneté de ces dépôts qui, à son avis, ne sauraient remonter à une date de beaucoup antérieure à 1500 (1). Pour notre part, nous estimons que seule une étude approfondie de la morphogénèse de la région côtière serait susceptible d'apporter quelques éclaircissements.

* * *

Les fouilles archéologiques entreprises depuis une quinzaine d'années en Guyane britannique ont permis la découverte de vestiges qui, dans la plupart des cas, ne peuvent être attribués à des tribus indiennes connues; de ce fait on a dénommé les cultures retrouvées par le terme générique de phase culturelle et, pour les distinguer, on leur a donné les noms des lieux où elles furent découvertes.

District du Nord-Ouest.

Les recherches effectuées dans cette région ont été limitées à la ceinture côtière marécageuse, aux cours inférieurs des fleuves Waini, Barama, Barima et Aruka, ainsi qu'à la zone située le long du Pomeroon. La dernière en date des expéditions archéologiques, celle de Meggers et Evans (2), a déterminé quatre phases culturelles distinctes, dénommées: Alaka, Mabaruma, Koriabo, et Waramuri, celle-ci déjà identifiée par Brett et Im Thurn dans la région du fleuve Pomeroon, qui semble être non-céramique.

La phase Alaka.— Les sites archéologiques de cette phase sont constitués par des dépôts de coquillages (sambaquis) appartenant au type B précédemment décrit. Meggers et Evans (3) ont basé leur étude sur quatre sites dont un ne possédant pas de poteries, deux avec des poteries retrouvées uniquement en surface et un comportant quelques tessons dans les niveaux supérieurs.

Les dépôts, situés dans les marécages ou sur leurs bords, ont une forme circulaire ou ovoïdale et leur hauteur varie de 1 à 5 m.; leur surface est irrégulière. Les coupes stratigraphiques pratiquées dans trois tertres ont livré toute une série d'objets lithiques, de formes et de dimensions variables, portant des traces évidentes de brisure et d'éclatement provoqués en vue de produire des arêtes tranchantes ou perforantes. Ces objets sont assez grossiers et rares sont ceux qui présentent une gouge polie. Des vestiges céramiques ont également été retrouvés, auxquels le dégraissant à base de sable micacé confère une surface brillante particulière; ces céramiques

(1) C.Osgood: op.cit. pp.35-36.

(2) Betty J.Meggers and Clifford Evans: op.cit.

(3) " " " " : op.cit. pp.7-11.

ont été dénommées Sand Creek Uni. D'autres tessons recueillis en trop petit nombre n'ont point permis de déterminer un style défini, mais ils ont révélé des variétés, quinze d'entre eux ayant une texture argileuse, un possédant un dégraissant à base de cariapé et deux autres portant une décoration de lignes incisées.

Un des sites présente un ensemble comprenant des objets lithiques caractéristiques de la phase Alaka mélangés à des objets lithiques polis, à des fragments de poteries à dégraissant de coquillages pilés (Wanaina-Uni), ainsi qu'à des céramiques unies ou décorées typiques de la phase Mabaruma. Meggers et Evans ont émis à ce sujet deux hypothèses sans pouvoir toutefois fixer leur opinion, à savoir: qu'il peut s'agir d'un lieu de contact lors de l'arrivée des peuples de la phase Mabaruma ou bien d'un produit d'occupation indépendante. Dans les deux hypothèses, un point reste inexpliqué, celui de la présence de céramiques à dégraissant de coquillages.

Il est actuellement impossible de déterminer l'ancienneté des sites de la phase Alaka à l'aide du carbone 14, mais les deux archéologues américains pensent que, vu la grossièreté des objets lithiques retrouvés, cette phase doit être classée parmi les plus anciennes de la région. Le peu de poteries retrouvées dans les niveaux supérieurs suggère, d'autre part, que les peuples de cette phase les acquièrent par des échanges avec des peuples céramistes et probablement agriculteurs qui, à un moment donné, pénétrèrent dans la région et acculturèrent ou exterminèrent ces nomades des savanes, essentiellement pêcheurs de coquillages, non céramistes, donc d'un niveau pouvant être défini comme marginal.

Les sites de la phase Alaka semblent devoir être identifiés, dans l'état actuel des informations disponibles, au complexe culturel Barambina déterminé et étudié par Verrill (1) et par Osgood (2). Osgood hésite à attribuer ces vestiges aux Indiens Warrau et il suggère seulement qu'ils pourraient en être les auteurs à cause des aliments marins et des poteries rustiques; le manque d'agriculture et d'ustensiles indiquerait, d'après Rouse (3), que l'on se trouve bien devant des vestiges laissés par des peuples à culture marginale.

La phase Mabaruma. - C'est la plus ancienne des cultures céramistes déterminées dans le District du Nord-Ouest. Décrite par Osgood (4), elle semble dériver du Barrancas (5) et appartenir de ce

(1) A. Hyatt Verrill: "Prehistoric Mounds and Relics of the Nord-West District of British Guiana", 1918, cité par C. Osgood: op. cit., pp. 34-35.

(2) C. Osgood: op. cit. pp. 49-50.

(3) Irving Rouse: op. cit. p. 48.

(4) C. Osgood: op. cit. pp. 47-49.

(5) La céramique du style Barrancas, du cours inférieur de l'Orénoque et de l'île de Trinidad (Venezuela), dont on distingue 4 étapes, dériverait selon Rouse du style Palo-Seco par suite d'une migration indienne à travers le delta de Trinidad en direction de Barrancas. Les qualités artistiques du Barrancas 2 sont considérées comme étant supérieures à celles de n'importe quelle autre céramique des Guyanes (exception faite des céramiques Marajoara et Santarem, que Rouse inclut dans la zone guyanaise). Le niveau culturel des peuples créateurs du style Barrancas est considéré comme étant "forêts-tropicales".

fait à la même aire céramique et peut-être même culturelle que Trinidad et la partie inférieure du cours de l'Orénoque.

Meggers et Evans ont identifié et étudié 14 sites et villages de la phase Mabaruma, placés sur des lieux surélevés, au bord des fleuves, à quelques mètres au-dessus du niveau des eaux. Les sites les plus anciens présentent une surface d'occupation, et par conséquent de déchets, plus importante que les récents; dans la période moyenne leur grandeur diminue et dans la période tardive elle n'est plus que la moitié de celle des sites de la période primitive. La hauteur varie en égale proportion (de 15 à 60cm). Dans la plupart des cas, des cendres et des dépôts organiques ont coloré la terre en noir, ce qui rend aisément réperables les sites anciennement occupés qui contrastent de façon marquante avec le sol vierge de couleur orangée.

Le matériel céramique récolté a permis à Meggers et Evans de déterminer huit styles différents, dont quatre unis, trois incisés et un incisé et modelé.

Les poteries unies ont été classées dans les types suivants: Mabaruma uni, à dégraissant sablonneux et grossier, qui domine pendant le premier quart de la phase et représente le 65% des poteries; il diminue ensuite progressivement et, vers la fin de la phase, n'est plus qu'environ le 14% des céramiques recueillies; Hosororo uni, à dégraissant de sable fin, qui montre une croissance correspondant au déclin du type précédent, allant du 25% au 57%; Hotokwai uni, à dégraissant à base de stéatite pilée (silicate de magnésie), qui va du 10% au 59% au milieu de la phase où il atteint son apogée mais qui retombe ensuite, dans les derniers sites, à seulement 2%; Koberimo uni, qui se caractérise par la présence de larges taches de mica et dont l'ascension accompagne le déclin de l'Hotokwai uni, mais subit une très nette régression dans les sites tardifs.

La quantité de tessons décorés recueillis n'a pas permis d'établir une nette évolution chronologique des poteries et la détermination par séries a été dressée sur la base des céramiques unies. Le Kaituma incisé et ponctué présente des lignes incisées et ponctuéées combinées de trois façons principales: 1) lignes terminées en pointillé; 2) lignes alternant avec le pointillé; 3) surfaces de pointillé bordées par des lignes. Ce type de décor rare et sporadique jusqu'au milieu de la phase devient ensuite plus fréquent mais ne semble jamais dépasser le 4% des céramiques. Le Mabaruma incisé, où la surface supérieure des larges bords est ornée de larges lignes et d'"yeux", est plus fréquent dans la période tardive mais ne dépasse pas le 5% des poteries. L'Aruka incisé et l'Akawabi incisé et modelé sont fort peu répandus. La peinture rouge ne se retrouve que sporadiquement et constitue le type de décoration le plus rare.

Les céramiques de la phase Mabaruma montrent, aussi bien dans la technique du modelage et de l'incision que dans le motif du dessin, une forte ressemblance avec la décoration typique du style barrancoïde; le fait que cette culture apparaît de façon soudaine et pleinement développée permet de croire qu'elle n'était pas autochtone et provenait de la grande zone de concentration du style barrancoïde, proche du District du Nord-Ouest, qu'aucun obstacle naturel important ne sépare. Meggers et Evans estiment qu'une ana-

lyse détaillée des fouilles stratigraphiques de Rouse, Cruxent et Goggin dans la région du Bas-Orénoque et de Trinidad, devrait permettre de déterminer avec exactitude à quel moment du développement historique de la culture barrancoïde s'est produite l'expansion de ces peuples en direction sud, vers la partie nord de l'actuel territoire de la Guyane britannique.

La phase Koriabo.— Elle a été déterminée par l'étude de quatre sites, dont trois situés sur le fleuve Koriabo et un sur le Warapoco, tributaire du Waini (1). Les tessons appartenant au Koriabo incisé, retrouvés dans les sites tardifs de la phase Mabaruma, indiquent que la phase Koriabo était relativement récente dans le District Nord-Ouest. Les sites d'habitation étaient surélevés, mais parfois insuffisamment pour échapper aux inondations de l'époque des pluies; ils couvraient une surface variant entre 24 x 50 m. et 40 x 185 m., le niveau des dépôts atteignant environ 30 cm.

Cinq types de céramiques ont été déterminés: trois unis et deux décorés: le Warapoco uni, avec dégraissant grossier de sable, au centre gris à gris foncé, plus abondant dans les couches anciennes de la phase; il décline avec la montée du Koriabo uni, à dégraissant identique mais de couleur orangée indiquant une cuisson dans le milieu ambiant; le Barima uni, à dégraissant de cendres de cariapé. Des céramiques du type Barima uni ayant été retrouvées à différents niveaux de la phase Mabaruma, on en a déduit qu'il pouvait s'agir d'échanges commerciaux ou encore que ces deux phases (Koriabo et Mabaruma) avaient reçu ces poteries d'une troisième culture. C'est là un point actuellement incertain.

Parmi les deux types de céramiques décorées, le plus caractéristique est le Koriabo incisé, dont l'ornementation est constituée par de simples lignes fines courbes et parallèles. Plus rares sont les poteries du type Koriabo peigné. Ces deux types possèdent parfois également de petites appliques.

On ne connaît pas l'origine de la phase Koriabo, mais elle ne semble pas être originaire des sites où elle a été jusqu'à présent retrouvée. L'abondance de tessons appartenant à des céramiques de la phase Mabaruma dans les sites de la phase Koriabo (11%) permet de croire que des relations étroites ont existé entre les deux peuples. Les techniques et les formes de la phase Mabaruma sont supérieures à celles de la phase Koriabo, ce qui expliquerait la popularité dont elles jouissaient ainsi que le fait que l'on ne retrouve que rarement des céramiques Koriabo dans les sites Mabaruma.

La phase Waramuri.— Le site qui la constitue a été déterminé par Brett et Im Thurn, il se trouve à environ un quart de mille du fleuve Moruka, près de sa confluence avec le Haimara-Kabura, à une

(1) Betty J. Meggers and Clifford Evans: op.cit. p.13. — Le site de Koriabo avait été fouillé par J.A. Bullbrook en 1920, ainsi que celui d'Aruka, et cet archéologue signalait la similitude entre les céramiques de ces sites et celles de Trinidad et de Palo-Seco, bien que les premières ne présentent pas le développement artistique des secondes.

distance de 10 à 12 milles de la mer (1). Il s'agit d'une colline hémisphérique et symétrique d'environ 120 pieds de diamètre et 25 pieds de haut, composée en grande partie de "neritina", de coquillages bi-valves comprenant des huîtres et des moules. Près du sommet, ce matériel mélangé d'ossements forme un conglomérat très résistant. Waramuri n'a pas fourni de céramiques à l'exception de certains blocs de terre cuite que Brett considère comme étant des débris de tamis mais que Im Thurn, pour sa part, estime être le résultat fortuit de cuisson de blocs d'argile. Des objets européens ayant été retrouvés dans les couches supérieures, il semble probable que ces sites étaient encore habités à l'époque historique.

Les Indiens Warrau ayant habité un temps ces lieux, Osgood (2) suggère que les dépôts existants pourraient leur être dus. Pour sa part, Rouse (3) pense que les habitants préhistoriques des lieux étaient, comme les Warrau, de culture du type marginal.

District de Demerara.

Les plus anciennes fouilles réalisées dans la région semblent être celles de Im Thurn, en 1884 (4). Elles ont livré peu de céramiques mais un assez abondant matériel lithique. Parmi les tessons découverts - deux types: un uni et l'autre décoré -, la poterie unie se retrouvait dès les couches inférieures. La décoration consiste en incisés, appliqués, modelés. Les parties appliquées, sur les bords supérieurs, représentent des figurines anthropomorphes ou zoomorphes. Im Thurn rapporte avoir retrouvé quatre stades de civilisation constitués par les quatre types de céramiques suivants: 1) unies; 2) peintes; 3) incisées; 4) avec appliques.

En 1917, Verrill explora l'Abary, mais oublie dans son rapport de localiser les sites étudiés; il signale avoir retrouvé des fragments de poteries, des objets lithiques qu'il présume être d'origine Arawak. Dans un des sites, qu'il désigne comme étant un tertre surplombant de 10 à 12 pieds les marécages, à proximité du fleuve Abary, il découvrit de grandes urnes funéraires, enterrées à six pouces sous la surface et contenant ce qui lui sembla être des résidus d'ossements. Il estime que ce cimetière peut être considéré comme précolombien. Osgood réfute ses conclusions.

En 1922, Vincent Roth fouilla un site sur la rive gauche de Karapa-Creek, où il trouva des objets lithiques et des tessons avec décoration incisée ou modelée.

En 1942, J.E.L.Carter effectua des fouilles sur la rive droite du fleuve Demerara, en un lieu situé à 15 milles des rapides Malali; il découvrit les fragments restaurables de neuf poteries, sans ornement, avec anses verticales, et du matériel lithique.

Les recherches réalisées par Meggers et Evans (5) dans le District de Demerara ont eu lieu principalement sur le cours de

(1) C.Osgood: op.cit. pp-24-25. (3) Irving Rouse: op.cit. p.49

(2) C.Osgood: op.cit. p.46 (4) C.Osgood: op.cit. p.37

(5) Betty J.Meggers and Clifford Evans: op.cit. p.15.

l'Abary et comportent trois sites sur la rive gauche du fleuve, appartenant tous à la phase culturelle Abary.

La phase Abary.— Deux des sites en question sont à peine surélevés d'un mètre au-dessus du niveau des eaux et deviennent de véritables petites îles à l'époque des pluies; le troisième est placé sur un banc de six mètres de haut. Les sites d'habitation occupent une surface de 42 x 62m. à 60 x 180m. Les dépôts atteignent 48-56cm. de hauteur et les tessons y sont plus abondants que partout ailleurs en Guyane britannique. Les sites les plus anciens se trouvent en aval du fleuve et les plus récents en amont, ils indiquent une progression des peuples porteurs de cette culture vers l'intérieur des terres. On pourrait supposer un mouvement migratoire face à l'invasion des Européens.

Du point de vue céramique, trois types de poteries unies ont été déterminés. Le Taurakuli uni, au dégraissant de tessons pilés, est le plus abondant. Dans les niveaux inférieurs des sites les plus anciens, le type dominant est le Tiger Island uni à dégraissant de cendres de cariapé; il tombe de 80% à 15% dans les sites les plus récents. Un troisième type, l'Abary uni, à dégraissant sablonneux, de peu d'importance dans les sites anciens, atteint 30% dans les récents.

Le 1% seulement des tessons de la phase Abary est décoré et cela de façon grossière et peu distincte. Dans la majorité des cas, la décoration consiste en une ou deux lignes incisées, ou en un léger modelé ou des appliqués. Ce faible pourcentage ne semble pas permettre une détermination stricte des type de céramique ornée.

Meggers et Evans signalent avoir également retrouvé dans les sites plus anciens des tessons de la phase Mabaruma, et ils relèvent que certaines céramiques du type Tiger-Island uni ressemblent par leurs formes au Barrancoïde. Cela leur permet de suggérer que la phase Abary proviendrait de quelque part du nord-ouest en dehors des frontières actuelles de la Guyane britannique. Toutefois, la haute fréquence du dégraissant à cariapé du Tiger-Island uni leur semblerait devoir exclure une provenance du District du Nord-Ouest, bien que la présence de céramiques de la phase Mabaruma atteste des contacts avec cette région du pays.

Il semble qu'il s'agit du même style Mon-Repos, découvert en 1945 par Osgood (1), dont il signalait certaines similitudes avec les céramiques de la phase Mabaruma. A son avis, cela pouvait indiquer que les deux styles étaient contemporains ou encore que le style Mabaruma dégénéra en style Mon-Repos. Rouse (2) pour sa part admet la seconde possibilité à titre d'hypothèse, considérant que le style Mon-Repos présente un parallèle du déclin du Barrancas 3 et 4 et il situe, provisoirement, la phase Mabaruma et le style Mon-Repos respectivement en 1200-1400 et 1400-1500 de notre ère.

Les objets qui accompagnent les céramiques indiquent une

(1) C.Osgood: op.cit. pp.50-56.

(2) Irving Rouse: op.cit. p.50.

culture du type "forêts-tropicales" et Osgood attribue le style Mon-Repos aux tribus de langue Arawak.

District de Rupununi-Savanna.

La partie centre-ouest du pays est couverte par la savane de Rupununi. Des deux fleuves principaux qui drainent ce vaste territoire, l'un se dirige vers le nord et l'autre vers le sud: le fleuve Rupununi, affluent de l'Essequibo, coule vers l'Atlantique; le Takutu rejoint pour sa part le Rio Branco qui, à son tour, se jette dans le Rio Negro qui débouche dans l'Amazone. Dans cette région, Meggers et Evans ont déterminé et exploré 39 sites appartenant tous à la phase Rupununi (1).

La phase Rupununi. - Il s'agit de 25 sites d'habitation, 5 grottes avec dépôts d'habitation, 7 cimetières et 2 sites à signification religieuse possible.

Les sites d'habitation sont dans la savane en bordure de la forêt. Ils varient entre 20m de diamètre et 40 x 100m. Les dépôts se trouvent seulement en surface. Outre des céramiques, des objets d'origine européenne ont également été retrouvés; certains sont si récents qu'il semble que les lieux aient été abandonnés depuis très peu de temps.

Les cimetières sont de types divers. Près de Annai, on a retrouvé dans le sol une urne funéraire contenant des restes d'inhumation secondaire et une enquête a révélé que des urnes semblables avaient été mises au jour lors de fouilles pour l'établissement des fondations d'un poste. En d'autres points du nord de la savane, des urnes funéraires étaient placées à l'entrée de petites grottes ou dans des failles provoquées par la chute de larges dalles granitiques. Dans le sud, deux abris rocheux contenant plusieurs sépultures ont été fouillés. Dans l'un d'eux les urnes funéraires étaient enterrées et de petits bols, ayant vraisemblablement contenu des offrandes, étaient placés à proximité, à la surface du sol. Les urnes contenaient des restes d'inhumation secondaire ainsi que des objets de provenance européenne, dont une pièce de monnaie portant le millésime de 1809. Un autre abri rocheux livra quatre urnes funéraires, dont une contenant des cendres et des ossements provenant d'une incinération, ainsi que plusieurs petits bols.

Deux sites contenaient un ou deux larges bols placés à la base d'un roc. Dans un cas il s'agissait d'une petite roche arrondie, dans l'autre d'un large bloc vertical émergeant du sol. Aucun vestige de village ou de cimetière n'a été retrouvé dans la région et Meggers et Evans expliquent la présence de ces bols comme une pratique religieuse d'offrandes aux esprits, en se basant sur les croyances encore en vigueur chez les actuels Indiens de Rupununi-Savanna. Peut-être peut-on rapprocher l'existence de ces offrandes devant des roches avec les pierres levées de Guyane brésilienne(2),

(1) Betty J. Meggers and Clifford Evans: op.cit. pp-15-19.

(2) S.Linné: "Les recherches archéologiques de Nimuendajú au Brésil" Journal de la Société des Américanistes de Paris, Nlle Série, T.XX, Paris 1928, pp-75-76.

auprès desquelles des poteries ont également été retrouvées ? Toutefois les pierres levées du territoire brésilien revêtent une importance plus considérable du fait de leur nombre et de leur disposition.

Les céramiques de la phase Rupununi ont été classées en deux types unis, à dégraissant sablonneux. La pâte du Rupununi uni est grise et celle du Kanuku uni est orangée. Les formes sont presque pareilles; les bords sont parfois lobés et certains vases portent de petites appliques sur les côtés, sortes de petites anses rudimentaires. On a constaté que certains tessons ont été utilisés comme polisseurs, ils portent des marques d'usure ainsi que de profondes entailles. Le type Rupununi uni passe, au cours du temps, de 11% à 69%, tandis que les poteries du type Kanuku descendent de 88% à 21%. Le nombre des poteries incisées, ou portant des appliques, modelées ou peintes en rouge ou blanc, est très faible (0,3%).

Les objets lithiques de cette phase comportent des haches cannelées et polies, des pilons, des lames, des grattoirs, etc.

D'après les observations faites par Meggers et Evans, il ne semble actuellement pas possible de partager les parties nord et sud de la savane de Rupununi en cultures archéologiques correspondant à la division ethnographique, soit entre les Wapishana, de langue Arawak, vivant dans le sud, et les Macushi, de langue caribe, vivant dans le nord. Les sites les plus anciens sont localisés dans le sud et ne seraient pas antérieurs à 1500.

District Essequibo-Supérieur.

La partie du cours supérieur de l'Essequibo traverse une région de forêts denses; il coule entre de hautes rives qui le surplombent, mais en certains endroits par contre il les recouvre de ses eaux. Les sites reconnus et explorés par Meggers et Evans (1) dans cette région (34) sont tous situés le long du fleuve, sur des berges échappant à l'inondation. Ils appartiennent à deux phases culturelles qui ont été par eux identifiées avec deux tribus indiennes connues pour avoir habité la contrée. Ce sont les deux uniques phases culturelles découvertes en Guyane britannique qui aient été rattachées par eux à des peuples indiens déterminés.

La phase Taruma.— Elle est basée sur l'étude de 32 sites dont 23 étaient d'anciens villages et 9 vraisemblablement de simples lieux de halte, des abris temporaires. Les surfaces des sites d'habitation varient entre 10m. de diamètre et 80 x 120 m., l'épaisseur des dépôts entre 8 et 40 cm.

Les principaux types de poteries déterminées sont: le Yocho uni, à dégraissant de sable grossier; le Kalunye uni, à dégraissant de sable fin, et le Mawiká uni à dégraissant de cariapé qui n'apparaît que sporadiquement. La séquence montre une montée de 3% dans les sites anciens à 75% dans les récents pour le Kalunye uni, tandis que pour le Yocho uni on constate une régression allant du 96% au 18%. Environ 8% des poteries sont décorées, d'une ornementation stable, sans variation en fréquence et en style sur toute la durée

(1) Betty J. Meggers and Clifford Evans: op.cit. pp-19-20.

de la phase. Le Ganashen incisé est le plus fréquent, à ornement linéaire formé de dessins composant des zones de lignes parallèles, croisées, en zig-zag, de grosses entailles et d'autres éléments simples. L'Onoro imprimé présente des bandes légèrement en relief sur le diamètre le plus large du vase, obtenues en faisant rouler sur la pâte encore tendre et non cuite le fruit de la palme "*Mauritia flexuosa*" (Murity, Moriche), dont la surface est dessinée comme celle de l'ananas. Le Kassikaityu ponctué est caractérisé par des lignes de points (faits à l'aide d'un bâtonnet ou par l'impression des ongles dans la pâte tendre) posées en lignes horizontales sur une surface de largeur variable près du bord extérieur. On a également retrouvé des tessons de poteries peintes de deux types différents: le Manakakashin rouge sur blanc, avec des lignes rouges larges ou fines sur engobe blanc, les lignes fines formant un dessin triangulaire ou rectiligne; le Manakakashin rouge, sans engobe, la couleur étant appliquée sur toute la surface intérieure des bols ou extérieure des vases, plus rarement en bandes ou en lignes.

Cet ensemble décoratif typique de la phase Taruma n'a pu être situé chronologiquement. A l'exception de deux tessons Ganashen incisé et Onoro imprimé trouvés dans les sites tardifs de la phase Rupununi, il ne semble pas qu'un matériel semblable ait déjà été décrit pour les Guyanes (1).

Considérant l'épaisseur de la couche des dépôts retrouvés, Meggers et Evans estiment peu probable que les peuples de la phase Taruma aient occupé la région pendant plus d'un siècle avant leur extinction que nous savons s'être produite au début du XX^{me} siècle à la suite d'une épidémie. Ils considèrent également qu'avant l'arrivée des tribus Taruma, le pays était vraisemblablement habité par des peuples pré-céramistes, vu qu'aucun vestige archéologique n'a été retrouvé. Un fait semble certain, c'est que rien ne permet de supposer que des peuples céramistes aient jamais occupé cette partie de la Guyane britannique avant les Taruma.

La phase Wai-Wai.- Depuis l'extinction des Taruma, les peuples Wai-Wai sont peu à peu arrivés sur le cours supérieur de l'Essequibo, venant du Brésil. En 1953, la moitié environ vivait en Guyane britannique. Afin d'obtenir des informations permettant d'interpréter les cultures du type "forêts-tropicales" semblables à celles dont les vestiges ont été retrouvés, Meggers et Evans ont visité et examiné tous les villages Wai-Wai habités et les ont situés sur la carte; deux sites anciens ont été fouillés. Dans l'un, à l'exception de quelques tessons de poteries, tout vestige d'habitation avait disparu; dans l'autre, par contre, la maison communale subsistait en partie. Les poteries recueillies et celles acquises dans les villages encore occupés ont permis d'établir une séquence céramique.

Les tessons non décorés ont été classés sous la dénomination de: Erefoimo uni, à dégraissant de sable fin, d'une couleur allant de l'orangé au gris; cette céramique est nettement inférieure à celle de la phase Taruma, le corps des vases n'est pas uniforme, les bords sont si irréguliers qu'il est difficile d'en mesurer le diamètre; l'Erefoimo peint, rouge ou rouge et noir, au dessin disposé en lignes parallèles, en taches ou en points; enfin, l'Erefoimo

(1) Betty J. Meggers and Clifford Evans: op.cit. p.21.

incisé d'une fine gravure en lignes soulignant des zones rectangulaires ou triangulaires de hachures croisées.

Corrélations avec les autres styles céramiques des Guyanes.

Avant d'établir un inventaire des corrélations existant entre les céramiques de la Guyane britannique et celles de la partie de l'Amérique méridionale pouvant être considérée comme constituant le reste du territoire des Guyanes, il convient de rappeler les limites du dit territoire. Qu'il s'agisse d'archéologues, de géographes ou d'ethnologues, elles varient de façon appréciable. Les différences proviennent, ainsi que le fait observer Irving Rouse (1), du fait que les frontières strictement géographiques ne coïncident pas avec les frontières culturelles. Les cours d'eau semblent avoir constitué, pour les Indiens des Guyanes, des voies de communication naturelles et couramment employées, plutôt que des obstacles ou des barrières; en maints endroits, les vestiges retrouvés sur les deux rives d'un fleuve montrent de façon évidente qu'un même peuple a habité les deux côtés de l'eau, tandis que, dans d'autres cas, ce même cours d'eau semble avoir constitué une frontière à l'expansion d'un autre peuple amérindien. Dès lors, il devient difficile de faire coïncider les limites purement géographiques de la région avec les frontières de dispersion des cultures guyanaïses.

Certains géographes définissent les Guyanes comme un territoire entièrement entouré d'eau: par l'Orénoque, l'Océan Atlantique, l'Amazone et le Rio Negro, et le canal du Casiquiare; les îles de Trinidad dans l'estuaire de l'Orénoque, et de Marajó, Caviana et Mexiana dans celui de l'Amazone, se trouvent exclues.

Les anthropologues, par contre, procèdent d'une façon un peu différente. Steward inclut dans la région des Guyanes l'île de Trinidad, le delta de l'Orénoque, une partie du cours moyen de l'Amazone; Murdock élimine entièrement la région de l'Orénoque; Gillin y inclut la rive droite de l'Orénoque mais élimine la plus grande partie du Rio Negro; Rouse (2) établit une sorte de compromis entre le point de vue des géographes et celui des anthropologues, il adopte la définition géographique des Guyanes, mais il prend en considération les deux rives des fleuves, les îles de Trinidad, Marajó, Caviana et Mexiana, etc., estimant qu'elles sont étroitement rattachées aux cultures du territoire continental des Guyanes et que, d'autre part, il convient de tenir compte des recherches archéologiques et ethnologiques qui y ont été effectuées.

Pour notre part, nous sommes d'autant plus enclin à adopter la définition de Rouse que nous sommes convaincu que les obstacles strictement géographiques n'ont, la plupart du temps, pas constitué des barrières infranchissables à la volonté d'expansion de l'homme. Une semblable façon de voir amène inévitablement la création, autour d'un centre géographique nettement délimité, de toute une zone territoriale aux frontières un peu floues où des cultures diverses se mélangent ou se superposent. Mais c'est justement de ces superpositions et de ces mélanges qu'il nous est donné de tirer les conclu-

(1) Irving Rouse: op.cit. pp-14-15.

(2) " " : op.cit. p.15.

sions les plus précieuses pour la connaissance de l'évolution des cultures humaines, de leurs influences réciproques, unique moyen de comprendre la naissance, l'évolution et le déclin des civilisations.

a) Corrélations avec le complexe incisé-modelé barrancoïde.

Les styles Barrancas I et II, Palo-Seco, Erin et Mabaruma, ainsi que les quatre styles retrouvés le long de la côte nord du Venezuela: La Cabrera dans la région du lac Valencia, El Palito près de Puerto Cabello, Rio Guapo à l'est de Caracas et le Gire-Gire de Margarita, constituent ce que l'on a appelé le complexe modelé-incisé barrancoïde. Les caractéristiques de ce complexe se retrouvent le long de la côte du Venezuela et en Guyane britannique; à Trinidad et dans le Bas-Orénoque il est toutefois mélangé avec les éléments du complexe blanc-rouge (1). On en déduit que ce style a progressé d'ouest en est le long de la côte nord du Venezuela où il s'est combiné avec les éléments survivants et plus anciens du complexe blanc-rouge en arrivant à l'embouchure de l'Orénoque. Il s'est apparemment répandu en Guyane britannique et a ensuite passé dans les Antilles où il est représenté par la poterie dénommée "caraïbe" des Petites Antilles, les céramiques des îles de la Vierge ainsi que dans la plupart des styles tardifs des Grandes Antilles. Dans ce dernier cas, il apparaît sous une forme tellement modifiée que l'on est amené à penser que seuls certains éléments sont parvenus jusque là. Chronologiquement, Rouse le situe dans la période III, soit entre 1200 et 1400 de notre ère.

Osgood a identifié les poteries du complexe modelé-incisé du cours de l'Orénoque, de Trinidad et de la Guyane britannique avec les peuples de langue Arawak (2); toutefois, ainsi que le fait remarquer Rouse, bien qu'il y ait de fortes probabilités en faveur de cette théorie, aussi bien du point de vue archéologique qu'ethnologique, il n'est pas certain que le style modelé-incisé soit exclusivement Arawak, une relation stricte entre la langue et la culture ne pouvant être considérée comme une règle absolue (3).

Les informations actuellement disponibles sur les fouilles réalisées par Meggers et Evans ne permettent pas de dire s'il convient d'inclure ou non dans le complexe incisé-modelé d'autres styles céramiques découverts en Guyane britannique; peut-être deux types Koriabo - le Koriabo incisé et le Koriabo peigné -, ainsi que

1) Le Ronquin ancien, de la partie moyenne du cours de l'Orénoque, le Saladero, du Bas-Orénoque, et le Cedros de l'île de Trinidad, ont été groupés par les spécialistes avec les poteries dites Arawak des Petites Antilles, celles des Îles de la Vierge et celles de Cuevas de Porto-Rico, pour constituer le complexe blanc-rouge. Ce complexe, qui est accompagné d'éléments qui le font classer au niveau culturel "forêts-tropicales", semble non seulement avoir été approximativement contemporain tout le long de sa ligne de distribution du cours de l'Orénoque jusqu'à Porto-Rico, mais il aurait également accompagné la descente le long de l'Orénoque vers les Antilles des peuples indiens de langue Arawak. (Voir: Irving Rouse, op.cit., pp.31-32).

(2) Cornelius Osgood: op.cit. p.57.

(3) Irving Rouse: op.cit. p.38; pp.24-26.

la phase Abary, dont les formes du Tiger-Island ressemblent au Barrancoïde, viendront-ils en compléter les composants. Un fait semble toutefois acquis, la phase Koriabo et la phase Abary ont une origine étrangère à l'actuel territoire de la Guyane britannique et elles ont eu des contacts avec la phase Mabaruma. La présence de dégraisant à base de cariapé dans certaines poteries des deux phases semble devoir exclure toute possibilité qu'elles aient leur origine dans le District du Nord-Ouest.

b) Corrélations avec d'autres complexes culturels.

Il est difficile, avec les informations actuellement disponibles, d'établir des corrélations valables entre les autres styles céramiques de Guyane britannique et ceux de régions avoisinantes. Par exemple, les céramiques de la phase Taruma qui, selon Evans et Meggers, n'ont pu être chronologiquement déterminées, mais ne sauraient à leur avis remonter plus loin que la fin du XVIII^e siècle, voire même que le début du XIX^e, sembleraient constituer un matériel encore jamais décrit pour les Guyanes. Il convient encore de signaler que la phase Abary présente des ressemblances (1) avec les céramiques des styles Fernandez et Charlesburg découvertes en Guyane hollandaise, le long de la côte atlantique (2); ces dernières ont pour leur part des ressemblances avec les céramiques de la phase Aristé, de la Guyane brésilienne (3), ce qui pourrait conférer un certain lien à l'ensemble du territoire des Guyanes si l'on mentionne également que certaines poteries funéraires de l'Ouanary, dans le Bas-Oyapock en Guyane française, présentent également des similitudes avec celles de la phase Aristé (4).

Il semble que l'on puisse admettre la possibilité de retrouver dans le territoire du Rio Branco, au Brésil, des vestiges de la phase Rupununi ainsi que de la phase Taruma. La question ne se pose pas pour la phase Wai-Wai puisque, ainsi que nous l'avons vu, les tribus Wai-Wai sont arrivées en Guyane britannique venant du Brésil.

Conclusions.

De l'ensemble des découvertes et des études archéologiques actuellement publiées sur la Guyane britannique, et tout particulièrement des travaux de Meggers et Evans, il est possible de tirer un certain nombre de conclusions. Plusieurs d'entre elles sont venues modifier des théories admises concernant la diffusion des cultures amérindiennes dans cette partie du continent américain; elles nous permettent, en outre, de mesurer combien restreintes sont encore nos connaissances sur les peuples précolombiens et l'immense travail qui attend encore les archéologues du continent.

Deux théories avaient été développées par J.H.Steward concernant la diffusion des cultures dans les Guyanes (5). La première préconisait que l'Amazone avait été occupée à une époque indétermi-

(1) Betty J.Meggers and Clifford Evans: Comm.privée, du 27.4.1956.

(2) Irving Rouse: op.cit. p.51.

(3) Betty J.Meggers and Clifford Evans: Comm.privée, du 27.4.1956.

(4) Henry Reichlen: Comm.privée, lettre du 15.3.1956.

(5) J.H.Steward: Handbook of South American Indians, 1948, pp.885-86; 1949, p.792.

née par des peuples de cultures circum-caraïbes, caractérisés par une religion bien développée, une division du travail par occupations, des céramiques élaborées et une structure sociale au sommet de laquelle se trouvait un chef aux pouvoirs étendus. Ces peuples, venant de l'Est, auraient longé la côte nord de l'Amérique du Sud et, obliquant en direction sud, auraient atteint l'embouchure de l'Amazone; là, ils auraient remonté le fleuve et ses tributaires; au cours de cette migration ils se déculturèrent et redescendirent au niveau des cultures forêts-tropicales et marginales. Ainsi que le font observer Meggers et Evans, si cela avait été le cas, il aurait alors été possible de retracer ce parcours par la découverte de vestiges archéologiques.

Déjà les recherches entreprises en Guyane brésilienne en 1948-1949 par ces deux savants avaient révélé la présence de cultures céramiques simples du type forêts-tropicales, et ces cultures se rattachaient plutôt à l'ouest par l'Amazone que vers le nord, ce qui aurait cependant dû être le cas si la théorie de Steward avait été correcte. En outre, les cultures les plus anciennes se révélèrent être trop récentes pour pouvoir représenter les origines des cultures forêts-tropicales. En Guyane britannique, à part une pénétration, à une date tardive, de la culture barrancoïde provenant du Bas-Orénoque et de Trinidad, aucun vestige n'a été retrouvé permettant de penser que des migrations ou des diffusions venant de cette direction aient pénétré par la côte dans les Guyanes, ou que remontant l'Essequibo soient arrivées sur l'Amazone par le Rio Branco ou le Mapuera. Par contre, nous possédons la certitude de migrations venues récemment du Brésil en Guyane britannique.

La seconde théorie admettait que, les Guyanes présentant le plus grand nombre de traits caractéristiques des cultures du type forêts-tropicales, elles devaient être considérées comme étant un centre de dispersion de ce type de cultures. Les découvertes archéologiques de Meggers et Evans sont venues la démentir. En effet, si elle avait été juste, si les cultures de types forêts-tropicales étaient originaires des Guyanes, on aurait dû retrouver sur ces territoires les plus anciens vestiges culturels de ce type. En fait, c'est exactement le contraire qui s'est produit. Les dépôts les plus anciens retrouvés en Guyane britannique l'ont été dans le District du Nord-Ouest, ce sont des vestiges de cultures pré-céramiques, donc du type marginal. Les vestiges de cultures du type forêts-tropicales sont beaucoup plus récents et datent vraisemblablement d'après 1500, ils sont post-colombiens; dans la meilleure des hypothèses, ils ne sauraient être de beaucoup antérieurs à l'arrivée des Européens dans cette partie du Nouveau Monde.

La Guyane britannique ne constitue pas le point d'où irradièrent les peuples à cultures forêts-tropicales mais semble bien devoir être considérée comme le lieu de refuge des tribus de ce niveau culturel, fuyant devant l'invasion de leurs territoires par d'autres tribus indiennes d'abord, par les Européens ensuite.

Les résultats des travaux de Meggers et Evans en Guyane britannique et en Guyane brésilienne se complètent mutuellement en ce qui concerne la diffusion des cultures amérindiennes dans cette

partie de l'Amérique du Sud; les conclusions auxquelles ils aboutissent ont également des répercussions sur la théorie concernant la diffusion des cultures du type circum-caraïbe conçue par Steward. Le cadre que nous nous sommes imposé pour la présente étude ne nous permet toutefois pas d'analyser les modifications que ces résultats suggèrent pour cette théorie.

* * *

Souhaitons qu'une exploration archéologique systématique des territoires des Guyanes française et hollandaise, ainsi que des régions brésiliennes environnantes, vienne dans un avenir prochain compléter le tableau qui se dessine peu à peu à nos yeux, de façon à permettre une vue d'ensemble plus complète de cette partie du continent sud-américain.

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE

Résumés

(par Georges Lobsiger).

Paul BUGNION : Le Mexique pittoresque. (11 avril 1957).

M. Paul Bugnion, de Lausanne, a présenté à ses collègues de la Société suisse des Américanistes un chapitre choisi de ses notes de voyage prises le long de trajets qui le menèrent du nord du pays au Yucatan. Ce Mexique pittoresque qu'il fit revivre par de beaux clichés et des films est celui du petit peuple indien, digne, scrupuleusement propre, malgré des conditions de vie souvent peu favorables dans ce vaste pays dont seuls 8% sont cultivables et 1% peut être irrigué. Le cadre physique, admirablement rendu par la photo aérienne - et alors quelle magnifique leçon de géographie physique et humaine fut donnée par ces clichés d'une haute valeur pédagogique - va de la montagne sèche, aride, dangereusement érodée, avec au pied quelques plaines arrosées, surgissant verdoyantes d'un fond poussiéreux, jusqu'à la jungle pourrie, où terre et eau se confondent. Partout des volcans, tantôt locaux et anonymes, tantôt classiques comme l'Orizaba et le Popocatepetl, dont l'apparition, cadrée par une végétation éblouissante, ne laisse pas d'évoquer les livres de voyages illustrés du début du XIXe siècle.

Grâce à M. Torres-Bodet, ancien directeur général de l'Unesco et à Mme Gertrude Düby, M. Bugnion put assister à la cérémonie du "volador" dont la célébration cyclique ne coïncide pas toujours avec les arrivées de touristes. Quelques étonnantes séquences du dévidage de cette bobine géante fixée au sommet d'un mât haut d'une quarantaine de mètres permirent de suivre la tournoyante descente au sol des protagonistes de cette curieuse et dangereuse performance. Les danses nuptiales des Totonagues au casque à cimier gigantesque et circulaire, les potières de Palenque perpétuant les gestes et les modèles de l'époque maya, les calmes marchés des Otomis et des Tarasques, ceux de Taxco et de Monte Alban, au pied de l'opidum sacré, opposent leur tranquillité conservatrice aux fresques hardies et futuristes qui semblent recouvrir toutes les surfaces disponibles des parois de Mexico.